

CULTURE

Boris Pahor. L'«écrivain italien de langue slovène» est mort en mai 2022 à Trieste, à l'âge de 108 ans.



BRIDGEMAN IMAGES

D'une langue interdite

Des nouvelles de Boris Pahor, le grand écrivain slovène, montrent jusqu'à quel martyr peut conduire l'attachement à sa langue maternelle.

Par Philippe Barthelet

Boris Pahor (1913-2022) est mort à 108 ans; comme s'il n'avait pas le temps de mourir, s'il avait mieux eu à faire, écrire, par exemple, et peut-être a-t-on dit de lui, à Trieste, ce que l'on disait à Florence de son Dante bien-aimé: « *Voici l'homme qui est revenu de l'enfer.* » La plupart des nouvelles ici rassemblées sont traduites du slovène par Mme Andrée Lück-Gaye, sauf *la Coupole de cendre* par M. Claude Vincenot et *Arrêt sur le Ponte Vecchio*, qui donne son titre au recueil, que Boris Pahor a écrite directement en français. Dans le train pour Florence, où ils vont voir une exposition sur Raphaël, à peine a-t-il échangé quelques mots en slo-

vène avec celle qui l'accompagne que leur compagnon de voyage « *commence à s'agiter étrangement, comme dominé par une impatience insolite* » avant de se lever et de quitter le compartiment. Un siècle de tribulations résumé par cet impromptu ferroviaire: à nous autres Français, qui vivons encore — doux opium... — dans le souvenir avantageux de Rivarol, quand l'Europe de Lisbonne à Saint-Petersbourg n'était qu'un canton linguistique de la France, comme il est difficile de comprendre qu'une langue peut être interdite, bafouée, persécutée, menacée de mort comme ceux qui la parlent...

Boris Pahor, cet « *écrivain italien de langue slovène* », comme disent les

dictionnaires, est né à Trieste, la ville de Svevo et de Slataper, au carrefour des mondes germanique, latin et slave.

Sujet autrichien de François-Joseph qui laissait les Slovènes parler leur langue

Il est né en 1913, sujet autrichien de François-Joseph, l'empereur et roi, qui laissait les Slovènes parler leur langue, ce que, la ville devenue italienne, ne permettront plus les partisans de Mussolini, qui brûlent leur centre culturel. Boris Pahor avait 7 ans; dans *Un bûcher dans le port*, il assiste une fois de plus à l'incendie: « *Non, ce n'était pas juste qu'ils mettent le feu, sinon Papa n'aurait pas été fâché. Et ce n'était pas juste non plus que les gens crient aux fenêtres: "Au secours! Au secours!" et que les hommes en noir empêchent les pompiers de les sauver.* »

« *Les langues interdites sont généreuses et téméraires*, écrit Dominique Dussidour dans sa préface, *des désastres elles composent des chants.* » Et les désastres n'ont pas manqué dans le pays, et dans la vie de Boris Pahor: maquisard de l'armée de libération yougoslave, les Allemands l'arrêtent et le déportent au Struthof, puis à Dachau, Dora et Bergen-Belsen, il y revient avec la plus brève et la plus terrible des nouvelles, *la Coupole de cendre*, où l'appel des déportés sous la pluie est retardé par la pendaison d'un jeune prisonnier russe. Dans *Ce drôle de retour*, un policier prend un déporté qui revient pour un chômeur et pour un voleur, et les notes en slovène qu'il a sur lui, pour du chinois ou des hiéroglyphes. Et le narrateur de se défendre par le rire du gamin qu'il porte en soi. ●



“Arrêt sur le Ponte Vecchio”, de Boris Pahor, Les Éditions des Syrtes, 256 pages, 12 €.